

Soukoth : sim'hah et reconnaissance

2023-09-21

Soukoth

Le jugement de *Soukoth*

La Mishnah des quatre moments de jugement dit qu'à *Pessa'h* le monde est jugé sur les produits de la terre, à *Shavou'oth* sur les fruits de l'arbre, à *Rosh ha-Shanah* tous passent devant *HaShem* et sont jugés, et qu'à *Soukoth* on est jugé sur l'eau. Un enseignement de Rav Yitz'haq *Houtner* dit que pour les trois premiers cas, la Mishnah avait déjà annoncé une fois pour toutes que le monde est jugé, et elle ne le répète pas ensuite. En revanche, pour *Soukoth*, elle reprend explicitement : « à *Soukoth*, on est jugé sur l'eau ». Cette répétition laisse entendre que le jugement de *Soukoth* est d'une autre nature.

Cette différence est mise en rapport avec une distinction développée dans le *Pardes Rimonim* entre l'étude de la *Halakhah* et celle de la *Aggadah*. L'étude de la *Halakhah* porte sur la clarification des *mitsvot* et de leur accomplissement. La *Aggadah*, elle, touche plus directement au rapport de l'être humain juif avec *Ha-Qadosh Baroukh Hou*. Même si les *mitsvot* relient aussi à *HaShem*, cette relation passe alors par leur intermédiaire ; dans la *Aggadah*, c'est la relation elle-même qui est visée plus immédiatement. Le *Sifri* enseigne ainsi que les voies de *HaShem*, *Derekh HaShem*, et la manière dont Il agit dans le monde se découvrent justement dans l'étude de la *Aggadah*.

Une autre distinction éclaire cela à partir de *Yeshayah*, lorsqu'il est dit qu'au moment de la destruction de *Yeroushalayim*, *HaShem* a retiré « le support du pain et le support de l'eau ». Le pain renvoie aux *ba'alei Talmud*, à l'étude de la *Halakhah* ; l'eau, aux *ba'alei Aggadah*. Le pain n'existe comme pain qu'au terme d'un long travail : labourer, semer, récolter, moudre, pétrir, cuire. Il symbolise donc une sagesse qui demande élaboration, effort, transformation. L'eau, à l'inverse, doit certes être puisée dans une source, mais elle est déjà consommable telle quelle. Elle ne requiert pas de transformation humaine pour être bue. Elle figure ainsi une relation plus directe à la source.

C'est ce qui permet de comprendre le jugement particulier de *Soukoth*. Les produits de la terre et les fruits de l'arbre viennent certes de *HaShem*, mais ils passent par l'activité humaine. L'eau, elle, est donnée plus immédiatement ; elle est reçue comme un don direct. Le jugement sur l'eau exprime donc quelque chose qui ne relève pas seulement du travail de l'homme, mais d'une proximité à la source même.

Cette idée se rattache à la *mitsvah* de *Soukkah*. Parmi les *mitsvot*, il y en a très peu dans lesquelles l'homme se trouve tout entier enveloppé. La *Soukkah* en fait partie ; l'autre exemple donné est l'habitation en *Eretz-Yisraël*. Dans ces cas, l'homme n'accomplit pas seulement un geste ponctuel : il est entouré par la *mitsvah*. Or *'Hazzal* disent que le nom de *HaShem* repose sur la *Soukkah*. Elle relie donc directement à *HaShem*, sans intermédiaire. Le jugement sur l'eau correspond exactement à cette dimension : un bien

reçu de la création divine sans transformation préalable, comme une sagesse puisée à la source.

La différence entre *Soukoth* et les autres temps de jugement apparaît alors plus nettement. *Pessa'h*, *Shavou'oth* et même *Rosh ha-Shanah* comportent tous une dimension de travail, d'*avodah*. *Soukoth* garde bien sûr une '*avodah*', mais il y a en plus autre chose : une proximité, une protection, une relation immédiate, qui explique que la Mishnah le traite à part.

De la *yirah* à la *ahavah* : *Soukoth* dans le prolongement de *Rosh ha-Shanah* et *Kippour*

Le lien entre *Rosh ha-Shanah* et *Kippour* est présenté à partir du pardon de la faute du Veau d'or. Dans la Torah, c'est surtout *Kippour* qui apparaît explicitement, comme jour où le pardon est obtenu. Mais le Midrash enseigne que, pendant les quarante jours où *Moshe Rabbénou* a plaidé pour le peuple, il s'est produit un tournant dix jours avant *Kippour* : quelque chose a commencé à bouger. Dix jours avant *Kippour*, c'est *Rosh ha-Shanah*. En ce sens, *Rosh ha-Shanah* est un commencement de *Kippour*.

La mitsvah centrale de ce temps est la *teshouvah*. Sa force extraordinaire tient à ce qu'en un instant de *teshouvah*, un passé peut être refait, rendu de nouveau présentable. Mais il y a deux formes de *teshouvah* : *teshouvah me-yira* et *teshouvah me-ahava*. La première procède de la crainte, soit la peur des conséquences, soit une crainte plus haute, *yir'ath romemouth*, la crainte devant la grandeur de *HaShem*. C'est pourquoi les *Yamim Noraïm* sont des jours redoutables.

La prière de *Rosh ha-Shanah* et de *Kippour* exprime cela : « *Shéten pa'hdekha* », « *eimatekha* ». Il y a une demande très forte : que *HaShem* envoie du *pa'had*, de la *eimah*, afin d'éveiller l'homme et de l'amener à faire *teshouvah*. Cette *yirah* exige un travail sur soi, un nettoyage intérieur, une reprise en main de la personne pour ne plus céder au mal.

Soukoth, en revanche, relève de la *teshouvah me-ahava*. Sa *tefillah* ne commence pas par la peur, mais par « *Ata ve-havchartanou mi-kol ha-amim* » et « *ahavta otanou* » : Tu nous as choisis, Tu nous as aimés. Ici, le mouvement n'est plus d'abord de se ressaisir sous l'effet de la crainte ; il consiste à tourner le regard vers l'autre, vers *HaShem*. Après le travail de *yirah*, quand la *neshamah* n'est plus trop entravée par le corps, elle veut naturellement s'approcher de sa source. Selon l'image rapportée au nom de *Rabbi Yisraël*, la *yirah* fait faire un pas en arrière, tandis que la *ahavah* fait faire un pas en avant.

Ainsi, *Soukoth* n'est pas seulement une fête parmi les *mo'adim* de pèlerinage, avec *Pessa'h* et *Shavou'oth* ; elle devient aussi le troisième terme d'un autre cycle, celui de *Rosh ha-Shanah* et *Yom Kippour*. Elle est le point de rencontre entre le cycle des *mo'adim* et celui des *Yamim Noraïm*. Dans le premier, elle est une des trois fêtes. Dans le second, elle est l'aboutissement d'un processus de *teshouvah* qui passe de la crainte à l'amour.

Le *nissoukh ha-mayim* manifeste cette orientation. Toute l'année, les *qorbanoth* sont accompagnés de libations de vin ; à *Soukoth*, on ajoute des libations d'eau. Sur le *mizbéa'h*, l'eau descend vers les *tehomoth*, les abîmes, puis remonte. L'eau représente ici

la source de toute chose ; et la source de toute chose, c'est *HaShem*. Par l'eau, par l'amour et par la joie, on fait encore un pas vers la source elle-même.

Cela éclaire aussi le nom de *Zman Sim'haténou*. Toutes les *mitsvot* doivent être faites dans la joie, et les autres fêtes ont aussi leur *sim'hah*. Pourtant, à *Soukoth*, il y a une *mitsvah* particulière : « וְשִׂמְחָתֶם לִפְנֵי ה' שִׁבְעַת יָמִים » (*Ou-s'ma'htem lifnei HaShem shiv'ath yamim*, « vous vous réjouirez devant *HaShem* pendant sept jours »). Le *lifnei HaShem* renvoie au *Beith ha-Miqdash*, lieu où *qahal Yisraël* se tient devant *HaShem*.

Le *ba'al teshouvah* est alors pris comme modèle. *'Hazzal* disent qu'il se tient en un lieu où le *tzadiq gamour* ne se tient pas, parce qu'il vient de loin et se met en mouvement vers *HaShem*, tandis que le *tzadiq* établi doit surtout conserver sa position. Or, à la sortie de *Kippour*, tous sont d'une certaine manière des *ba'alei teshouvah*. On vient de loin ; on a demandé à être réveillé par la *yirah* ; maintenant il s'agit de s'approcher de la source. C'est pourquoi *Soukoth* comporte bien une *'avodah*, mais une *'avodah* d'amour, avec une dimension supplémentaire de *s'har*, de don offert : se tenir devant *HaShem* et se réjouir de Sa bienveillance.

Hoshanah Rabbah, Shemini 'Atsereth et la réception de la Torah

Comme les *Yamim Noraïm* ont leur clôture avec *Ne'ilah*, *Soukoth* a la sienne avec *Hoshanah Rabbah*. Ce jour est présenté comme un jugement particulier, un sommet, où « tout dépend de la fin ». Son leitmotiv est *lema'an'ha* : *lema'an'ha Elohénu*, *lema'an'ha Bore'énou*, *lema'an'ha Go'alénou*. Ce langage exprime que l'on agit « pour Toi », pour la gloire de *HaShem*. C'est décrit comme une déclaration d'amour : non plus faire pour soi, mais pour l'être aimé.

Le *minhag* de lire la nuit de *Hoshanah Rabbah* tout le *Sefer Devarim* est compris dans cette perspective. D'après le Maharal, les quatre premiers *Houmachim* sont du côté de celui qui donne la Torah ; *Devarim*, *Mishneh Torah*, est du côté de celui qui la reçoit, du peuple qui l'accepte. Les quatre premiers livres appartiennent davantage à la sagesse de *HaShem* ; *Devarim* est déjà plus intelligible pour l'homme, parce qu'il exprime l'engagement de ceux qui ont reçu la Torah.

Le don de la Torah au Sinaï s'est fait dans la *yirah* : shofar, fumée, tremblement, prise de distance du peuple. Pourtant cette crainte avait pour but d'empêcher la faute ; elle était au fond un acte d'amour, même si elle se présentait comme génératrice de *yirah*. Mais la réception de la Torah dans la confiance et l'adhésion s'exprime dans *Na'asseh ve-nishma'*. C'est pourquoi le sommet de *Soukoth*, particulièrement *Hoshanah Rabbah*, est lié à *Devarim*, c'est-à-dire à la Torah assumée et reçue par *Klal Yisraël* dans une relation d'amour.

De là vient aussi le déplacement vers *Soukoth* de la joie de la Torah, jusqu'à *Sim'hath Torah*. En principe, on aurait pu penser qu'on fête la Torah à *Shavou'oth*, moment du don. Mais *Shavou'oth* est le don dans la *yirah*. *Soukoth* est la réception dans l'amour. De plus, les secondes *lou'hoth*, celles avec lesquelles on vit effectivement, ont été données à *Kippour*. Ainsi, *Kippour* est aussi un jour de réception de la Torah ; et *Soukoth* en devient comme le prolongement joyeux.

Hoshanah Rabbah est un pont entre *Soukoth* et *Shemini 'Atsereth*. *Shemini 'Atsereth* est appelé huitième jour, mais huitième de quoi ? Il est le huitième de *Soukoth*, tout en n'étant déjà plus *Soukoth*. Il n'y a plus ni *Soukkah* ni *Arba Minim*. C'est comme un *Soukoth* où il ne resterait plus rien d'autre à faire que de se réjouir. La relation s'y dépouille des gestes propres à la fête pour ne laisser subsister que la joie elle-même.

Les *'Hazzal* décrivent ce jour en disant que *HaShem* dit à *Klal Yisraël* qu'il Lui est difficile de se séparer de lui : après les sept jours où tous étaient conviés, il reste une petite *se'oudah* privée entre *HaShem* et *Klal Yisraël*. Pendant *Soukoth*, soixante-dix taureaux sont offerts pour les soixante-dix nations ; à *Shemini 'Atsereth*, il ne reste qu'un *qorban* intime pour Israël seul. Après la fête universelle, vient la fête dans l'intimité.

Cette idée est reliée à une *berakhah* : celle de « *Asher ba'har banou mi-kol ha-amim* » sur la Torah. Si quelqu'un a omis la *berakhah* sur l'étude de la Torah, la seconde *berakhah* avant le *Shema'*, qui parle de l'amour de *HaShem* pour Israël et de la Torah donnée à Israël, peut dans certains cas la remplacer, à condition d'enchaîner avec le *Shema'*. Cela souligne combien Torah et amour d'Israël sont liés. *Shemini 'Atsereth* apparaît ainsi comme un jour de *ahavah*, et aussi comme un lien entre *Soukoth* et le reste de l'année : la proximité reçue ce jour-là accompagne ensuite toute l'année dans l'étude de la Torah.

Le mouvement global est alors décrit comme un dialogue d'amour. Aux *Yamim Noraïm*, dans le travail de *teshuvah* et de *yirah*, *HaShem* manifeste Son amour en donnant *Kippour*, jour qui annule les fautes. En réponse à ce don, Israël manifeste son amour à *Soukoth*. Puis *HaShem* répond encore par *Shemini 'Atsereth*, fête privée d'intimité. Et la réponse d'Israël se prolonge pendant toute l'année.

Il reste cependant une différence entre l'amour manifesté à *Kippour* et celui de *Shemini 'Atsereth*. À *Kippour*, il y a encore une réponse divine à la crainte, à la prière, et aussi au mérite des *Avot*. À *Shemini 'Atsereth*, on dit non seulement *Ata ve-havchartanou*, mais aussi *ahavta otanou ve-ratzita banou* : Tu nous as aimés, Tu nous as voulu, nous-mêmes. On n'est plus seulement dans le pardon d'une faute, mais dans l'invitation à une fête intime.

La joie de *Soukoth* : de l'eau puisée à l'*akarath ha-tov*

La question de la *sim'hah* revient alors à partir du Rambam. Celui-ci parle à propos de *Soukoth* d'une *sim'hah yeterah*, d'une joie supplémentaire. Mais dans la Guemara, l'expression vise plus précisément *Sim'hath Beith ha-Shoevah*, la joie liée au puisage de l'eau pour le *nissoukh ha-mayim*. Là se déployait un cérémonial extraordinaire : puisage de l'eau, shofar, foule immense, estrade spécialement construite au *Beith ha-Miqdash*, artistes, jongleurs, danses. La Guemara insiste aussi sur le fait que les danseurs n'étaient pas des jeunes gens désordonnés, mais les anciens, les grands maîtres.

Dans cette ronde, deux chants se faisaient entendre : celui des *tzadiqim*, « *heureuse notre vieillesse qui honore notre jeunesse* », et celui des *ba'alei teshuvah*, « *heureuse notre vieillesse qui a réparé les erreurs de notre jeunesse* ». Tout le monde dansait ensemble, mais avec une conscience réfléchie. Cette danse est rapprochée aussi de celle de *David ha-Melekh* devant l'Arche, bien qu'elle ait un autre caractère.

Reste donc la difficulté : pourquoi le Rambam étend-il la *sim'hah yeterah* à tout *Soukoth* et cite-t-il non pas « *Ou-sh'avtem mayim be-sasson* », verset de la joie du puisage, mais « *Ou-s'ma'htem lifnei HaShem* », verset général de la fête ? La réponse passe par le sens du mot *'hag*. Dans la Guemara de *'Hagigah*, on discute pour savoir si *'hag* renvoie au *qorban* ou à la joie elle-même, *'hagigah* comme réjouissance ou comme danse. Même si la Guemara déduit du verset l'obligation d'un *qorban*, il apparaît que ce n'est qu'un *remez* ; le *peshat* du verset demeure : il y a une mission particulière de se réjouir.

C'est en ce sens que *Soukoth* est appelé par excellence *'Hag*. À *Pessa'h* et à *Shavou'oth*, la joie résulte de l'événement célébré : sortie d'Égypte, don de la Torah. À *Soukoth*, c'est presque l'inverse : le jour est un jour de *sim'hah*, et les *mitsvoth* de *Soukkah* et des *Arba Minim* en sont l'expression. C'est pourquoi, à *Shemini 'Atsereth*, quand ces *mitsvoth* disparaissent, la joie reste encore. « *Akh saméa'h* » signifie alors qu'il ne reste plus que cela : la joie pure.

Cette joie a aussi un enracinement naturel : elle vient au moment où les récoltes et les vendanges sont rentrées. Quand l'année a été bonne, il y a une joie spontanée. Mais la Torah demande de ne pas s'arrêter à une satisfaction matérielle. Cette joie doit être élevée, transformée en reconnaissance du fait que, malgré tout le travail humain, tout dépend d'une aide fragile et immense de *HaShem*. Le paysan sait mieux que personne qu'un excès de chaleur, de pluie ou de froid peut tout détruire. La joie de *Soukoth* devient alors un travail d'*akarath ha-tov*, de reconnaissance.

C'est enfin par là que se comprend le travail de la *teshuvah me-ahava*. La *teshuvah me-yira* passe par la peur qui réveille. Mais comment entre-t-on dans l'amour ? La porte d'entrée est justement l'*akarath ha-tov*. Le mot de « reconnaissance » porte déjà cette ambiguïté décisive : reconnaître une faute, mais aussi être reconnaissant. Pour la *teshuvah*, il faut d'abord reconnaître ce qui ne va pas ; pour passer à la *ahavah*, il faut reconnaître tout ce que l'on doit à *HaShem* et en être reconnaissant. C'est ainsi qu'une relation d'amour peut se construire.

Cette idée est d'autant plus fondamentale que la faute de *Adam ha-Rishon* est l'ingratitude, le refus de reconnaître le bien reçu. *'Hagal* disent qu'il était *kafouy tovah*. À l'inverse, reconnaître entraîne des obligations ; beaucoup préfèrent ne rien reconnaître pour ne pas avoir à être reconnaissants. Mais toute la construction de *Soukoth* va dans le sens inverse : prendre conscience des dons reçus, reconnaître ce qu'on doit à *HaShem*, et de là faire naître l'amour.

Le passage des *Yamim Nora'im* à *Soukoth* peut ainsi se résumer comme un mouvement de la reconnaissance dans les deux sens du mot : reconnaître ses fautes, puis reconnaître les bienfaits. C'est à partir de cette reconnaissance que se construit la *teshuvah me-ahava*, la joie de *Soukoth*, l'intimité de *Shemini 'Atsereth*, et le lien qui accompagnera ensuite toute l'année.